

DÉBAT/RÉACTION

# Éloge et défense de la littérature gabonaise

DANS l'Union du 6 octobre dernier, un "journaliste stagiaire" a émis un verdict sans appel sur la littérature gabonaise, en tournant certains écrivains en dérision. Le point de vue de ce "jeune critique" est sans doute légitime, mais discutable. Ce qui nous incite à apporter un certain éclairage à propos justement de la littérature gabonaise.

**ORIGINALITÉ ET TALENT DE JUSTINE MINTSA** ♦ L'auteur de *Un seul tournant...* Makôsu est la deuxième femme du pays (après Angèle Rawiri) qui se lance dans la littérature. À cet effet, elle mérite l'admiration et la reconnaissance de tous les Gabonais qui s'intéressent à la culture. Sous son impulsion, l'Union des écrivains du Gabon (UDEG) a entrepris une croisade fort louable, avec pour finalité de mieux faire connaître la gabonité littéraire.

Pour ce qui est de son premier roman, il ne s'agit pas certes d'une œuvre parfaite, mais la carrière littéraire de Justine Mintsa est prometteuse. Bien sûr, dans son premier livre, cette romancière - qui est en même temps une grande universitaire - finit par ne saisir de ses personnages que ce qui est énumérable et traduisible en langage intellectuel et non ce qui a de vital en eux et qui défie toute expression. Certes notre romancière (au début de son

à encore du mal à incarner, dans ses personnages réels ou fictifs, une certaine union du rythme et de la métaphore pour mieux cibler la vérité qu'elle veut nous montrer. Il est vrai que Justine Mintsa ressent le malheur de la condition humaine d'une façon trop immédiate et trop physique, qu'à cause de cela son roman manque à la fois d'ampleur métaphysique et littéraire. Il est regrettable qu'il y ait parfois chez Justine Mintsa (tout comme chez Angèle Rawiri) un manque de recul par rapport, à son expérience, ce qui l'empêche d'en tirer un mode d'expression universellement valable. Notre romancière identifie la nature psychologique, émotionnelle de son expérience avec une signification valable pour tous. Par ailleurs, l'auteur de *Un seul tournant...* Makôsu procède, comme trop souvent dans la littérature féminine à l'heure actuelle, à une cure auto-psychanalytique par une éventuelle libération intérieure - voyez George Eliot, Charlotte Brontë, Elsa Triolet, Aminata Sow...

Toutefois, le grand mérite de Justine Mintsa (mérite d'ailleurs souligné par un article d'une universitaire sénégalaise paru dans Le Soleil du 4 février 1999) est de traduire le sentiment aigu de la contingence et de l'existence post-coloniale. L'originalité de Justine Mintsa est de montrer la vulnérabilité du négro-africain se battant contre un mode d'existence superfétatoire. N'est-ce pas un des fonctions les plus ordinaires du romanesque de mieux faire ressortir la misère du temps présent par le contraste avec la perfection de l'avenir ou du passé? La hardiesse de Justine Mintsa est de lui faire remplir cette fonction traditionnelle de la manière exactement inverse: l'inquiétant de sa fable n'est pas qu'elle relève du vérisme, mais au contraire qu'elle se réalise que trop, qu'elle soit toujours en train de se réaliser sous nos yeux, mais à notre insu. La grand nouveauté de Justine Mintsa, au point de vue de la technique romanesque, vient de ce que ses personnages trouvent leur explication dernière, non pas au plan du caractère, comme dans le roman traditionnel, mais à celui des forces impersonnelles qui hantent l'univers post-colonial. Pouvoir rendre attachante une histoire comme *Un seul tournant...* Makôsu est le signe d'un don authentique de conteur. Depuis près de trente

ans, les occidentaux avec leur "nouveau roman" ont abusé du roman sans intrigue, sans vraie charpente narrative, ou n'ont l'auteur ni le lecteur ne se soucient, au fond, de savoir ce qu'il adviendra des personnages. Peut-être est-ce là une des raisons de la vogue grandissante de l'autobiographie! Pour en revenir à Justine Mintsa, il faut tenir compte d'une donnée invariable dans la littérature: pour saisir son recours aux matériaux autobiographiques. Lorsqu'il y a une femme à réussir à trouver le chemin de la cité intérieure, grâce à la création littéraire, elle y rencontre la contrée natale et familiale dont la présence hantera invisiblement son œuvre.

Malgré quelques limites et quelques insuffisances dues à l'émergence progressive d'une carrière littéraire qui n'est qu'à ses débuts, rien de ce qu'écrit Justine Mintsa ne saurait être indifférent à ceux qui aiment la littérature au Gabon.

**L'ŒUVRE DE BOUCHARD** ♦ Il faut saluer la performance de ce professeur de philosophie. Il faut louer chez Bouchard les efforts pour élaborer intellectuellement des idées contenues dans la pâte de son récit *Le Jeune Officier*. Certains chapitres sont instructifs, suggestifs, édifiants. L'auteur nous montre avec une incomparable pénétration les divers traits dont l'ensemble définit l'altérité de l'Afrique post-coloniale: notre incapacité foncière à nous développer. La profonde atonie de notre vie tout entière occupée par l'entropie. L'obscur acharnement que le négro-africain semble avoir vécu, tout au long de sa vie, à se détruire systématiquement.

Mais M. Ngowet a tort de présenter le livre de Bouchard comme un chef-d'œuvre de la littérature gabonaise. Le commun parti-pris de la critique de n'établir entre les œuvres d'autre hiérarchie que celle de la plus ou moins parfaite transparence dans les intentions, a souvent conduit la critique non seulement à s'attacher à des œuvres mineures, mais encore à effacer toute distinction entre elles et les majeures. Dans le cas particulier de la comparaison entre *Au bout du silence* de Laurent Owondo et *Le Jeune Officier* de Bouchard, notre "jeune journaliste" n'a pas su percevoir que le chef-d'œuvre, ici, est *Au bout du silence*. L'œuvre de Laurent Owondo a une plus grande consonance mystérieuse avec les aspirations de notre époque.

La raison des limitations dans l'entreprise de Bouchard demeure l'essence même de son projet romanesque. C'est une gageure d'avoir tenté, comme lui, de faire servir un récit à ce pourquoi il n'est point fait: exprimer l'impersonnel philosophique dans un genre qui, traditionnellement, met en présence des personnes qui doivent aussi exprimer ce qu'il y a d'obscur en l'homme. Pour réussir les performances d'un Camus ou d'un Sartre, il aurait fallu à Bouchard une technique et un langage bien appropriés. Mais pour y arriver, peut-être eût-il été nécessaire de s'y appliquer de propos délibéré.

**LE TRAIT DE GÉNIE DE LAURENT OWONDO** ♦ Laurent Owondo est l'écrivain gabonais le plus humble. Et pourtant il est l'un des plus grands écrivains africains de la jeune génération!

Je recommande à M. Ngowet de relire *Au bout du silence*: il découvrira que le roman écrit par Owondo est un refuge contre l'absurde, mais non pas un remède contre lui. A cause de cela, le récit demeure ouvert sur l'inconnu, offrant des indications qui guident notre rêverie vers la transcendence. Et ce

n'est pas une mince réussite d'avoir résolu cette difficulté essentielle: nous présenter Anka, Rédiwa et Ombre comme des personnages soustraits à l'actualité et qui soient pourtant suffisamment incarnés pour être présents à notre imagination. Laurent Owondo a réussi à écrire un chef-d'œuvre qui se suffit à lui-même et vaille par soi seul, sans référence à la psychologie de son auteur. Il s'agit du chef-d'œuvre de littérature africaine de ces quinze dernières années.

**L'HERMÉTISME SUPPOSÉ DE LAURENT OWONDO** ♦ Notre jeune étudiant en journalisme devrait savoir qu'en littérature, la fonction du langage nous apparaît tout autre que celle à laquelle son usage habituel semble lui réserver. Si bien que devant un texte de Laurent Owondo, il y a lieu de se demander s'il n'y a pas deux réalités différentes du langage.

De là à déclarer que le texte écrit par Owondo est obscur, voilà qui semble péremptoire et dogmatique. Que notre jeune journaliste sache ceci: avec l'initiation manquée de Anka, Laurent Owondo exprime la nostalgie du paradis perdu qui habite tous les êtres et peut-être tous les écrivains, dans les œuvres africaines, il y a toujours quoi qu'on dise, le regard que l'on jette en direction des racines profondes. Évidemment, il faut aussi s'intéresser aux interrogations soulevées par le duo Anka et Rédiwa qui sont les personnages éponymes du roman. Anka est le petit fils de Rédiwa, l'aïeul dont la mort prématurée laisse le jeune garçon traumatisé. La quête éperdue de Anka, pour nouer un dialogue mystique avec son grand-père, exprime une préoccupation inconsciente en chacun d'entre nous: retrouver son double. Dans toutes les traditions africaines chaque être humain est un jumeau potentiel d'un frère ou d'une sœur qui se trouverait dans un ailleurs ontologique.

Certes le contenu imaginaire d'une œuvre est toujours défini par telle ou telle situation dans l'histoire et dans le temps. Mais il faut plutôt admettre que dans *Au bout du silence*, le langage a fait un "saut", dans son organisation syntaxique, comme dans son emploi. En termes plus simples, le langage s'est métamorphosé. Le moment de vérité du langage littéraire n'est pas, comme on le croirait, celui de la vérification et de la démonstration. L'œuvre de Laurent

Owondo (tout comme celle de Moussirou Mouyama dans une certaine mesure) nous apprend que l'expression de la vérité en art est essentiellement rhétorique. Certes, Laurent Owondo, comme tout poète procède par une figuration des mondes historiques possibles et alternatifs par rapport au monde existant, mais le langage littéraire ne peut pas avoir la clarté propre à la raison commune.

Avec le langage indirect qui caractérise *Au bout du silence*, nous entrons dans ce que Maurice Blanchot (théoricien français) appelle l'espace littéraire. Ainsi si la littérature est une action sur langage et le résultat de cette action est une œuvre comme celle de Laurent Owondo. Tel que nous essayons de le définir, le langage littéraire est plein de dissimulation. C'est pourquoi un lecteur insuffisamment informé butera sur l'hermétisme.

**ELOGE DE LA MODERNITÉ** ♦ Contenu par les textes littéraires gabonais. Notre étudiant en journalisme a le droit de ne pas aimer la littérature gabonaise. Au point de lancer un anathème virulent. Mais le terme de qualité qu'il invoque est imprécis. Parce que la qualité n'est pas mesurable. Certes il est important de déterminer la valeur des œuvres. Mais ce serait présomptueux, car personne n'a réussi à élucider la notion de valeur. Ce qui compte le plus, c'est bien plutôt de déterminer le fonctionnement des œuvres et leur signification. Le texte littéraire est un objet qui ne se réduit ni à un reflet du réel, ni aux discours que l'idéologie tient sur le réel.

C'est pourquoi dans notre pays, l'écrivain, en tant qu'artiste demeure solitaire, toujours incompris. Dans une société qui sacralise la consommation, la survalorisation de la possession d'automobiles et autres gadgets se fait évidemment au détriment des autres objectifs qu'un pays peut se donner, notamment sur le plan de l'éducation et de la culture. Est-il osé de penser qu'au Gabon la participation à la création culturelle pourrait être reconnue un jour comme un moyen d'expression nécessaire à tout homme et toute femme normalement doués et que cette participation devrait être dans ce cas l'un des buts essentiels de l'éducation?

En effet devant un texte de Maurice Okoumba Nkogbé, de Justine Mintsa, de Moussirou Mouyama et autres Junior-H.

Otembé, une émotion spécifique nous saisit. Cette émotion est en rapport avec la qualité de vie individuelle et la qualité de la société. Ces deux entités ne dépendent pas nécessairement de l'engouement un peu infantile pour les biens matériels qui envahit notre pays. Or lorsqu'une société dispose de ressources qui sont affectées par ailleurs à des besoins artificiels ou à des fausses valeurs, ce qui apparaît comme un dédain de la culture devient alors une mutilation délibérée de la jeunesse. Tout cela nous permet de suggérer à Monsieur Ngowet de fustiger plutôt l'indifférence cruelle des gouvernants vis-à-vis de la culture, au lieu de tourner les créateurs littéraires en ridicule.

Pour en revenir à la littérature gabonaise, son statut d'étranger fait déjà problème. A la fonction anti-intellectualiste du pouvoir (bureaucratique) correspond la lutte chronique de notre littérature pour mieux exister. La parole littéraire, ne se présente pas encore avec la garantie qu'elle est une parole essentielle. Or toute littérature nationale restitue au corps social une homogénéité fondamentale. Les œuvres littéraires manifestent une sorte d'en-deçà du social où se forge fondamentalement l'unité de la nation. S'affranchir de la pénurie en cherchant à développer la production est sans doute un dessein important; en cette fin de siècle on ne peut plus y trouver une motivation exclusive. C'est pourquoi il est devenu urgent à un pays comme le Gabon de donner forme et consistance à d'autres objectifs liés notamment à la culture.

Il faut admettre cependant que si les hommes de culture et d'une manière générale les intellectuels vivent une situation d'outrage, c'est parce que les poussées actuelles de ces derniers se situent beaucoup plus près de la vie quotidienne. Ainsi tous les écrivains gabonais n'ont jamais de rapport intellectuel avec leur art, n'ont jamais entamé un débat sur leur activité. Il semble admis que l'écrivain élabora seulement son texte et se réfugie dans le minimalisme de la pensée. Se pose là évidemment l'absence d'intentionnalité. Les problèmes statutaires, politiques et économiques de la littérature gabonaise sont donc shakespeariens. Ils s'accroissent réciproquement, d'autant que les écrivains gabonais ne tentent pas de prendre conscience de leur spécificité culturelle, de

reconsidérer leur relation à la culture gabonaise. Or il faudrait bien savoir jusqu'où on assume la littérature comme modernité, et à partir d'où on la refuse comme telle.

**UNE CRITIQUE AU-THÉTIQUE** ♦ Mais il se révèle du même coup que ce mutisme des écrivains, cette artérite générique des œuvres vaut d'autre part comme instrument social et politique. La littérature francophone du Gabon dynamise tout de même des forces primordiales, éveille la spontanéité du désir, ce désir qui peut pour quoi pas - en termes éthiques ne faire qu'un avec l'exigence socratique de la vérité. Car cette chose écrasée par la force des socio-politiques ne cesse ni de rêver ni de bouger au fond de son sommeil éveillé. Avec les Okoumba Nkogbé, Justine Mintsa, Nguimbi Arme, Eric Bekalé, Séraphin Ndao, Junior-H. Otembé et autres Jean Divasa, la passion d'écrire ne cesse de couvrir. Périodiquement tout cela s'éveille et se met à flamber. D'où cet édifice défendable d'une littérature d'essais, de prose romanesque, de théâtre, de poésie qui ont pour objet l'analyse des mœurs et les vicissitudes de l'histoire post-coloniale.

Comme toute poésie africaine, la littérature gabonaise entreprend son contact avec le monde dans le dessein de le transformer. Sans doute que l'ambition implicite d'agir sur les êtres par la pensée littéraire n'est-elle pas neuve. Le souffle régénérateur des idées sarratiennes traverse encore la littérature africaine de bout en bout. Et au Gabon singulièrement, subsiste le transfert à la littérature des prétentions à l'action. Et comme partout ailleurs les Gabonais rouvrent un imaginaire de sens multiples, attendant une critique qui devrait l'explorer.

Le jeune Ngowet devrait savoir que la tâche du critique est d'enrichir l'œuvre, en même temps de la clarifier, en multipliant les points de vue sur elle. Il ne faut pas se contenter d'ériger en jugements dogmatiques les réactions individuelles, c'est-à-dire au fond émotionnelles qu'on peut avoir en face d'un livre. C'est à cette condition que la critique pourrait déterminer les singularités chez un auteur, en montrant ce qu'un auteur apporte d'unique, son point de vue particulier sur le monde qu'il représente. La critique devra ainsi être patiente, humble, soumise à l'œuvre aussi bien que passionnée.

\* Spécialiste de théorie et de critique littéraire, Maître-assistant à l'UOB

## PRÉVISIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU GABON

I - SITUATION GÉNÉRALE Date: 25/10/99 - Validité: 24 heures

Le matin, de la pluie éparses intermittente intéressera le littoral et le sud, et des brouillards sur le nord et l'est. L'après-midi, des orages éclateront sur le nord, le centre et l'est, et des acers isolées seront encore observées sur le sud.

### II - ÉVOLUTION PROBABLE DU TEMPS PAR SECTEUR MÉTÉOROLOGIQUE

- Nord: brouillards, puis brèves éclaircies et orages
- Sud: très nuageux à couvert et pluies intermittentes
- Centre: brumes locales, puis brèves éclaircies et orages
- Littoral: pluies éparses intermittentes, puis brèves éclaircies
- Est: brouillards, puis brèves éclaircies et orages

### III - TEMPÉRATURES MAXIMALES (° C)

- Libreville: 29 - Port-Gentil: 29 - Lambaréné: 30 - Mouila: 29 - Tchibanga: 28
- Mayumba: 28 - Mitzi: 30 - Oyem: 30 - Bitam: 29 - Cocobeach: 28
- Mvengué: 31 - Moanda: 31 - Lastoursville: 31 - Makokou: 31
- Mékambo: 30 - Koulamoutou: 31.

